

FERNAND BRAUDEL

DISCORSO INAUGURALE

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs, mes chers Collègues, mes chers amis,

c'est un très grand honneur et un immense plaisir, pour moi, que d'ouvrir aujourd'hui la première Semaine d'Etudes, le premier colloque de l'Istituto internazionale di Storia economica " Francesco Datini ". Nous attendions cette joie depuis longtemps, elle n'a pu nous être donnée que grâce aux efforts prolongés de tout le groupe de nos amis de Prato. Alors puissions nous en profiter pleinement.

Mais qu'il nous soit donné, en même temps, de vivre quelques journées de printemps, en Toscane, est de très bon augure.

Un discours d'ouverture doit toujours avoir au moins deux mérites : celui de la brièveté tout d'abord ; et d'autre part celui de dire aussi fortement et franchement que possible l'essentiel d'une entreprise. C'est-à-dire faire le point, expliquer comment, pourquoi nous sommes réunis en une des villes de Toscane le plus dynamiques en même temps que chargée de passé, une des villes les plus accueillantes que soit. Dire enfin pourquoi nous fondons sur l'avenir des espoir considérables et raisonnables, nous qui sommes venus ici de toutes les patries historiques de l'Europe.

I

Il n'est jamais facile de fonder une institution intellectuelle, surtout à vocation internationale, même quand tout la favorise et conspire en sa faveur. Les intellectuels, en l'occurrence les historiens d'Europe et d'ailleurs, agissent sous le signe de la bonne volonté. Leur collaboration n'est jamais en défaut. Mais ils sont, comme les gouvernements de l'Europe elle-même, aux prises avec leurs propres soucis et leurs difficultés particulières. Et aujourd'hui bien plus qu'hier, rien ne peut se construire sans persévérance et sans enthousiasme, et non moins sans amitié. De l'enthousiasme et encore de l'enthousiasme, de l'amitié et encore de l'amitié. . .

L'Istituto " Francesco Datini " n'aurait jamais vu le jour sans le rayonnement personnel et le labeur fantastique du professeur Federigo Melis. Son enthousiasme, ses amitiés, voilà ce qui explique la réussite tout de même rapide d'aujourd'hui. Sur la carte des premières bonnes volontés et des premières amitiés agissantes, voici, trop vite énumérés la Belgique des professeurs van Houtte et Verlinden ; l'Allemagne d'Hermann Kellenbenz ; le Portugal de Virginia Rau ; l'Espagne de Felipe Ruiz Martín ; la Pologne d'Alexandre Gieysztor ; l'Italie des professeurs Gino Barbieri, Luigi Bulferetti ; la Yougoslavie de Iorjo Tadić ; les Etats Unis de Roberto Lopez professeur à Yale ; la France plus qu'à moitié italienne d'Alberto Tenenti, de Michel Mollat, de Richard Gascon et de moi-même.

Je vois avec plaisir que le cercle de nos amitiés s'est étendu depuis l'année dernière jusqu'à

l'Angleterre d'Oxford, jusqu'à la Hongrie de Walter Endrei ; jusqu'à l'Argentine de Buenos Aires et aux amis de Don Claudio Sanchez Albornoz. Et, en Italie même, de nouveaux concours nous sont assurés, ceux de Raoul Manselli et de Luigi de Rosa.

Ainsi l'oeuvre est en bonne voie, la famille grandit et s'élargira encore. Quelques nations peuvent être aisément conquises, annexées même et de leur plein gré. Nous y parviendrons sans hâte. Je dis bien sans hâte. Ainsi avons-nous procédé au cours des années précédentes, des premières consultations restreintes aux conférences de l'année dernières, puis aux consultations élargies et au colloque d'aujourd'hui.

Mais rien de tout cela n'aurait été possible sans la compréhension de la ville de Prato qui a donné à l'entreprise des bases solides et raisonnables. Que le Président Ottone Magistrali en soit remercié et félicité aussi bien que son prédécesseur le Comm. Bigagli. Mais je pense que le succès de l'entreprise, qui ne peut que se développer d'année en année, grâce à une collaboration internationale de plus en plus active et consciente, sera le meilleur remerciement que nous puissions adresser à la ville de Prato et à ses autorités responsables.

II

Un jour sans doute l'informatique bouleversera notre vieux métier d'historien, du moins dans certaines de ces méthodes. Mais ce jour-là n'est pas encore arrivé. En attendant les meilleures méthodes restent fort simples. C'est en confrontant leurs idées, en conjuguant leurs efforts, en comparant leurs résultats, que les historiens réussissent à faire progresser leurs recherches. Les colloques et les congrès n'ont pas d'autre but. Encore faut-il qu'ils soient tenus régulièrement, à intervalles rapprochés, organisés, préparés avec le plus grand soin, que leurs programmes soient bien précisés à l'avance. Les colloques de Spolète ont permis à la connaissance du Moyen Age de faire des progrès substantiels. Et il est certain que cette réussite nous a guidés dans la construction du centre de Prato.

Il est évident, en effet, que du point de vue économique, une période de l'histoire européenne et mondiale se dégage, qui va en gros du XIII^e au XVII^e siècle et qui met en cause, avec ses avances et ses retards, une sorte d'Ancien Régime de l'économie. Tout se tient dans cette expérience multiséculaire. Précocités et archaïsmes coexistent. D'ailleurs aucun univers économique, jusqu'ici, ne s'explique sans de telles différences de voltage, des « asymétries » qui commandent, provoquent les échanges et se creusent même du fait de leur réussite. Or cet Ancien Régime de l'économie, dont l'étude a été attaquée partout avec méthode depuis quelques décennies, ne peut s'éclairer vraiment qu'au prix d'un énorme travail collectif d'érudition. Il importe d'accomplir, pour les réalités économiques, la même prospection documentaire que les historiens ont menée à bien, hier, pour l'histoire politique, religieuse ou artistique. Sans ce travail préalable, difficile, compliqué, et qui exige un immense effort pour raccorder, coordonner les données nationales et locales toute synthèse, même brillante, restera fragile et illusoire. Au mieux provisoire, un simple point de départ pour d'autres recherches.

Le problème ainsi posé, la solution italienne s'imposait. Elle n'est pas la seule, certes mais elle est primordiale. Toute l'économie d'Ancien Régime s'est d'abord créée ici, à Venise ou à Gênes, à Florence ou à Sienne, à Lucques ou à Prato. Le jour où cette primauté s'efface (et je crois qu'elle s'efface tardivement, pas avant le plein début du XVII^e siècle), un autre type d'économie se met en place qui va privilégier la Hollande, l'Angleterre, puis la France. Mais la transition ne s'est pas faite en un jour.

Une collaboration rationnelle entre historiens de l'économie ne pouvait donc se concevoir qu'à partir de l'Italie, de son importance passée et des riches matériaux de ses archives. D'autant que, comme tous les pôles économiques de tous les temps, elle a eu entre ses mains les fils essentiels de la vie marchande internationale. Ce qu'il y avait de plus vivant ou d'essentiel dans chaque pays a longtemps, obstinément, été tendu vers elle.

Et c'est ainsi que nous sommes arrivés à Prato, dans la maison de Francesco Datini où, par miracle, sont conservées plus de 150000 lettres marchandes, plus de 600 registres de comptes et où, par miracle, Federigo Melis a réussi à tout ranimer et remettre en ordre, grâce à la collaboration d'archivistes extraordinaires. Je les salue tous aujourd'hui en la personne de Guido Pampaloni. Les étudiants du professeur Melis ont aussi, depuis bien des années, joué un rôle dans cette aventure. La thèse qui leur était ordinairement confiée comportait le déchiffrement d'un registre ou d'un paquet de lettres, puis leur étude et celle de la firme concernée. Ces travaux, jusqu'ici non publiés mais communiqués sous forme de dactylogramme à tous les chercheurs qui en ont fait la demande, montre ce que l'on peut faire, ce qu'il faut faire de l'énorme richesse accumulée à Prato et ailleurs à Florence ou à Pise.

Notre projet logique est tout simplement de mettre cette masse de documents à la disposition des historiens. A cet effet, une exposition de documents vous attend, la seconde, dont le professeur Melis vous parlera dans un instant. La précédente ne comprenait pas seulement des documents de Prato ou de Florence, car le but avait été de donner un échantillonnage assez large des différentes méthodes et habitudes marchandes, en matière de tenue des livres, de rédaction des assurances ou des lettres de change, de pratique du crédit. La publication très prochaine de ces échantillons de la première exposition équivaldra à la constitution d'une table de référence pour tout érudit qui se jettera dans l'étude d'une correspondance ou d'une comptabilité marchandes.

Notre intention a été ainsi de mettre en chantier une collection de sources et la publication est déjà prête des lettres de Londres de l'Archivio Datini. Et sans aucun doute, il sera possible de continuer vigoureusement dans cette voie. Car ce n'est ni le travail ni les projets qui manquent à Prato.

Mais le vrai but ne serait pas atteint si cet effort n'entraînait ailleurs des déchiffrements et des publications analogues. Ailleurs et d'abord en Italie même. J'avoue que je donnerais un Congrès international des Sciences Historiques tout entier pour que soit entièrement classé et inventorié le prodigieux fond de la Casa di San Giorgio, à Gênes, ou les Lettere commerciali de Venise, ou les livres des Banchieri Vecchi de Naples. Je souhaite aussi que les correspondances et papiers des marchands italiens qui se retrouvent dans les archives du monde entier soient repérés et, le cas échéant, publiés. Je possède, grâce à l'amabilité des autorités polonaises, le microfilm de papiers et de lettres de marchands de Cracovie pour le XVII^e siècle. Or ces richesses ne sont rien en comparaison de celles, peu accessibles, que recèlent les archives de Lwow ou Lemberg, aujourd'hui sous contrôle soviétique. N'oublions pas qu'au XVII^e siècle, du Rhin à la Russie, un effort économique des marchands italiens a recherché, dans ce vaste secteur, une compensation sérieuse à des difficultés nombreuses, rencontrées en Orient et plus encore dans l'Europe occidentale, ne serait-ce qu'en Espagne et en France.

D'autre part, je suis sûr qu'une prospection attentive des différents dépôts d'archives d'Europe livrerait sur le commerce international des masses de documents insoupçonnés. Ils compléteraient nos connaissances et permettraient des comparaisons, sans quoi aucune étude sérieuse n'est possible des rapports économiques et de leurs structures lentes à évoluer.

Repérer, lire les documents, c'est donc partout la première tâche, assez difficile, on le sait,

quand il s'agit de papiers marchands anciens. Tout un vocabulaire est à reconnaître, à mettre en place, toute une série de formules habituelles doivent nous devenir familières. En ce sens, le fait qu'une école de paléographie ait été établie dans la vieille maison de Francesco di Marco Datini n'est pas un détail mineur. Celle-ci peut rendre des services immenses, en particulier à des étrangers peu familiarisés avec les archives italiennes et les documents marchands et qui ne peuvent se permettre de perdre beaucoup de temps à cet apprentissage. De l'intérêt éveillé déjà à l'étranger par ce centre d'accueil et de renseignements permanents que peut être l'institut de Prato, je ne veux pour preuve que la lettre que je viens de recevoir d'un jeune professeur d'histoire du Moyen Age, à la jeune Faculté des Lettres de Reims. « Monsieur le Professeur, lors d'un tout récent voyage en Toscane, des étudiants et des enseignants de la Faculté des Lettres de Reims ont été, le mardi 25 mars, les invités de l'Istituto internazionale di Storia economica "Francesco Datini", à Prato. Ils ont eu le privilège d'entendre une brillante conférence de M. le professeur F. Melis et ont ensuite connu la somptueuse hospitalité de l'Istituto et de son président, M. Ottone Magistrali. Extrêmement intéressés par les ressources archivistiques et les possibilités de collaboration scientifique qui nous ont été présentées, touchés infiniment par l'accueil reçu à Prato, nous tenons à vous dire, comme nous l'avons dit à nos hôtes italiens, notre profonde gratitude ».

III

Le programme de la première Semaine de Prato que vous avez sous les yeux a été choisi, il y a deux ans déjà, sur la proposition du professeur Gino Barbieri. Il est à dessein limité : non pas toute l'histoire de la laine du XIII^e au XVII^e siècle, mais, dans ces limites chronologiques, la laine en tant que matière première et objet de circulation, de commerce. Il nous a semblé, en effet, que nous devions mettre les colloques organisés à Prato sous le signe de discussions et de sujets aussi limités et précis que possible, qu'il nous fallait travailler en profondeur, surtout au contact des sources, de façon aussi concrète que possible. Le thème proposé aux divers congressistes étant précis et étroit, les données recueillies auront d'autant plus de chances de se recouper utilement.

Je n'ai pas besoin de vous dire l'importance exceptionnelle de la laine, le premier textile tissé dès le néolithique. Aloys Schulte avait déjà, dans un article ancien, mis en lumière son rôle moteur : à ses yeux la laine avait lancé la prospérité de l'Italie entière. L'industrie textile n'a-t-elle pas, à partir du XIII^e siècle et jusqu'à la révolution industrielle, été un élément décisif de croissance, comme nous dirions aujourd'hui ? La laine est liée à l'histoire globale de la civilisation de l'Europe. Je n'ai certes pas besoin d'esquisser ce croquis d'ensemble.

Sans doute aborderons-nous le problème sous son aspect le plus modeste : celui de la production et de la préparation de la matière brute, puis de sa circulation, mais à elle seule une carte complète, parfaite des mouvements de la laine vers les centres textiles de l'Europe fournirait des indications précieuses. Elle cernerait le problème au départ. Une telle carte indiquerait d'une certaine façon les zones frustes et les zones évoluées, répartition qui a d'ailleurs largement évolué à travers le temps, comme chacun le sait. L'histoire des exportations de la laine anglaise, d'abord favorisée, puis gênée, ou interdite, marque les étapes du développement anglais d'une part, européen de l'autre. C'est la laine matière brute qui a ouvert l'économie anglaise dès ses premiers pas sur le marché mondial, fait décisif et qu'il ne faut pas perdre de vue.